



HAL
open science

Origines des sciences de l'homme : Psychologie et Philosophie

Odile Camus

► **To cite this version:**

Odile Camus. Origines des sciences de l'homme : Psychologie et Philosophie. Licence. France. 2010.
hal-02532292

HAL Id: hal-02532292

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02532292>

Submitted on 4 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Origines des sciences de l'homme : psychologie et philosophie.

INTRODUCTION

Syllabus : La philosophie de l'Age Classique (XVII^e et XVIII^e s.) a tenté d'élaborer une science de l'esprit humain. Mais au XIX^e s., dans un climat dominé par une conception restrictive de la « science » (en l'occurrence : le positivisme), une nouvelle discipline : la psychologie, s'empare de ce champ de connaissance. Aujourd'hui, la rupture entre psychologie et philosophie semble irrémédiablement consommée ; et l' « homme psychologique », celui que décrit la science moderne, ne saurait qu'accidentellement ressembler à son prédécesseur, l'homme de la philosophie. Faut-il pour autant considérer que les concepts par lesquels les philosophes classiques décrivaient l'esprit humain (raison, entendement, sens moral, libre arbitre...) ont perdu toute pertinence ?

1. Premières définitions de la psychologie.

→ **Définition étymologique :**

Science de l'âme – Psychê + Logos.

- L'âme, objet théologique et métaphysique.
- L'âme = le cerveau (matérialisme, XVIII^e siècle) ? auquel cas la psychologie = la physiologie.

→ **Définitions historiques**

- Premières occurrences du mot : XVI^e siècle. Marco MARULIC (poète humaniste) ; Philipp MELANCTON (réformateur humaniste) ; Rodolphe GOCCLENIUS (logicien).
- Dans son acception moderne : Gottfried Wilhelm LEIBNIZ (1646-1716) ; Friedrich August WOLF (1679-1754).

- **Histoire du mot "Psychologie"**

- Mot créé par l'humaniste et réformateur allemand Melancthon (1497-1560)*. Il reçoit une valeur plus moderne avec l'école de Leibniz et notamment Wolff (*Psychologia empirica*, 1732 ; *Psychologia rationalis*, 1734.)
- *Psychologie* a d'abord désigné la science de l'apparition des esprits.
- Au XVII^e siècle, le mot s'applique à la partie de la philosophie traitant de l'âme, de ses facultés, de ses opérations. L'usage moderne qui vient de Wolff recouvre l'étude des phénomènes de la pensée, de l'esprit, de la vie mentale.
- Ce n'est toutefois qu'au XIX^e siècle que se dégage la notion scientifique de *psychologie* et que la terminologie s'enrichit de syntagmes comme *psychologie scientifique* (1851), *psychologie comparée* (1905), *psychologie pathologique* (1907)... Malgré l'hostilité d'A. Comte pour ce concept (il passe, dans sa classification des sciences, directement de la biologie à la sociologie, mot qu'il invente), il s'est imposé. (D'après *Dictionnaire historique de la langue française*, pp.2998-2999).

* D'après Serge Nicolas, "ce mot avait déjà été employé avant lui par le grand humaniste et poète croate Marco Marulic (1450-1524) aux alentours de 1520." (2002, p.15).

- Définitions d'après Wolf :
 - 1732 : *La psychologie empirique* = science des faits psychiques et fondée sur l'expérience. Les faits psychiques : sensations, images, souvenirs..., soit : le produit des facultés de l'âme.
 - 1734 : *La psychologie rationnelle*, science de l'âme dont l'objet serait l'étude de l'existence et de la nature d'un principe spirituel irréductible à la matière. (En fait : ontologie). Déterminer *a priori* les facultés de l'âme.
- Définition de l'Encyclopédie par Denis DIDEROT (1713-1784), vers 1760 :

La psychologie définie par Diderot (1765)

Partie de la philosophie, qui traite de l'âme humaine, qui en définit l'essence et qui rend raison de ses opérations. On peut la diviser en Psychologie empirique ou expérimentale, et Psychologie raisonnée. La première tire de l'expérience les principes par lesquels elle explique ce qui se passe dans l'âme, et la Psychologie raisonnée, tirant de ces principes d'expérience une définition de l'âme, déduit, ensuite, de cette définition, les diverses facultés et opérations qui conviennent à l'âme. C'est la double méthode *a posteriori* et *a priori*, dont l'accord produit la démonstration la plus exacte que l'on puisse prétendre. La psychologie fournit des principes à diverses autres parties de la Philosophie, au droit naturel, à la Théologie naturelle, à la philosophie pratique, et à la Logique. Rien de plus propre que l'étude de la Psychologie, pour remplir des plaisirs les plus vifs, un esprit qui aime les connaissances solides et utiles. C'est le plus grand bonheur dont l'homme soit susceptible ici-bas, consistant dans la connaissance de la vérité, en tant qu'elle est liée avec la pratique de la vertu, on ne saurait y arriver sans une connaissance préalable à l'âme, qui est appelée à acquérir ces connaissances, et à pratiquer ces vertus.

Dictionnaire raisonné des sciences, arts et métiers. Article Psychologie.

- Terme d' "idéologie" proposé à la place par DESTUTT DE TRACY (1754-1836) : science de la pensée, opposée à la métaphysique :

DESTUTT DE TRACY (1798). *Une science de la pensée non métaphysique : l'idéologie.*

La science de la pensée n'a point encore de nom. On pourrait lui donner celui de psychologie. Condillac y paraissait disposé (...). Mais ce mot, qui veut dire science de l'âme, paraît supposer une connaissance de cet être que sûrement vous ne vous flattez pas de posséder (...) et il aurait encore l'inconvénient de faire croire que vous vous occupez de la recherche vague des causes premières, tandis que le but de tous vos travaux est la connaissance des effets et de leurs conséquences pratiques. Je préférerais donc de beaucoup que l'on adoptât le nom d'idéologie, ou science des idées.

D'après Nicolas, 2002 p.25.

- Définition du dictionnaire d'Emile LITTRE (1801-1881), vers 1870 :

La psychologie définie par Littré (1863-1873)

Mot employé par Wolff le premier pour désigner l'étude que l'on fait du moral et de l'intelligence, sans prendre en considération les parties qui en sont les organes. (...)

Dictionnaire de la langue française, 1863-1873

- **Définition de la philosophie au XVIII^es :**

Philosophie au XVIII^e s. :

Connaissance de la nature humaine, des processus des passions, des sentiments et des goûts, de la structure interne des opérations de l'entendement.

La philosophie se distingue de la psychologie en ce qu'elle prend en charge les problèmes axiologiques et celui des fondements du savoir.

(d'après BARAQUIN N., BAUDART A., DUGUÉ J., LAFFITTE J., RIBES F., WILFERT J., 1995, p.224).

2. Développement de la psychologie scientifique.

- **Quelques repères historiques**

- Création officielle de la discipline : 1879, création à Leipzig du premier laboratoire de psychologie par Wilhelm Maximilian WUNDT (1832-1920). La psychologie, en tant que discipline expérimentale, devient une science ; ce faisant elle se dissocie de la philosophie.

- Création de la licence de psychologie : 1947.

- Première réglementation relative au statut de psychologue : 1985.

- **L'expérimentation au laboratoire et l'autonomisation institutionnelle de la psychologie**

La proposition de créer une nouvelle science : la psychologie expérimentale, est formulée en Allemagne par Wilhelm Maximilian WUNDT (1832-1920). En effet, seule l'utilisation de l'expérimentation devrait permettre à la psychologie de se rattacher aux sciences naturelles :

Le physicien mesure les forces motrices par les mouvements produits, et de l'observation de ceux-ci il infère les lois - absolument inaccessibles à ses sens - suivant lesquelles les forces agissent. De même nous mesurons les fonctions psychiques par les effets qu'elles produisent ou qui les produisent, par les impressions sensorielles ou les mouvements du corps. Mais ce que nous déterminons par les expériences et la mesure, ce ne sont pas simplement les effets extérieurs, ce sont les lois psychologiques elles-mêmes d'où résultent ces effets.

Wundt W.M. (1862). *Contribution à la théorie de la perception sensorielle.*

Si Wundt a été consacré par l'histoire fondateur de la discipline, c'est qu'on lui doit la création du premier laboratoire de psychologie, en 1879. Par cet acte, hautement significatif du point de vue institutionnel, Wundt a officialisé la rupture d'avec la philosophie, condition nécessaire à l'existence de la psychologie comme discipline autonome.

Ses propres travaux expérimentaux portent sur la sensation. Wundt a d'ailleurs été l'élève du physiologiste Hermann von HELMHOLTZ (1821-1894), lequel a montré que la sensation dépend de la modification de l'état des nerfs, plutôt que des propriétés objectives de la réalité extérieure : "(...) en réalité nous ne pouvons percevoir directement que les excitations

nerveuses, c'est-à-dire les effets et jamais les objets extérieurs." (1866, *Optique physiologique*. D'après Braunstein & Pewzner p.85).

Dans son laboratoire, Wundt utilise la méthode des temps de réaction (qui consiste à mesurer le temps qui s'écoule entre un stimulus sensoriel et la réaction motrice volontaire à ce stimulus) et met au point le tachistoscope (qui permet la présentation de stimuli visuels dans des conditions de temps contrôlées). Notons que le temps de réaction reste un indicateur très utilisé aujourd'hui dans l'expérimentation en psychologie.

- **Définition de la « psychologie scientifique »** (Maurice REUCHLIN, 1957. 20ème ed. 2010)

Une définition de la psychologie scientifique

Etude "par l'observation et par l'expérimentation (des) réactions de l'organisme (...) aux diverses conditions du milieu qui les entoure, (en faisant) varier systématiquement ces conditions afin de mettre en lumière les "lois" qui régissent les réactions de ces organismes."

REUCHLIN M. (1957), *op.cit.*

1 Aux origines des « Sciences Humaines » : une certaine idée de l'homme.

Sciences humaines :

Désigne d'abord (1690) l'ensemble "langue, grammaire, poésie, rhétorique". (...)

Au XX^os., prend un sens nouveau, proche de *sciences sociales* (= sciences dont l'objet est l'homme en société).

D'après Rey A. (1992), pp.3417-3418.

A l'Âge classique : "sciences humaines" = les "humanités" ; focalisation sur les œuvres de l'esprit.

XX^os. : focalisation sur les activités humaines.

Psychologie moderne : a pu être définie comme science naturelle et/ou sociale → science "mixte".

1.1 L'héritage humaniste.

ERASME (1469-1536) ; François RABELAIS (1483/94-1553) ; Michel Eyquem de MONTAIGNE (1533-1592)

- Les "humanités" : *Umanista*, le professeur de grammaire et de rhétorique en Italie.

- Acte de naissance de l'humanisme : 1489, *Discours sur la dignité de l'homme*, Jean PIC DE LA MIRANDOLE (1463-1494) :

Le pouvoir de te former et de te vaincre toi-même

Le Créateur dit au premier homme : "Je t'ai placé au milieu du monde afin que tu puisses plus facilement promener tes regards autour de toi et mieux voir ce qu'il renferme. En faisant de toi un être qui n'est ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, j'ai voulu te donner le pouvoir de te former et de te vaincre toi-même.

Pic de la Mirandole, 1489, *Discours sur la dignité de l'homme*.

- L'homme comme créature la plus digne d'intérêt, objet à cultiver :

MONTAIGNE (1580-88), *La forme de l'humaine condition*.

Les autres forment l'homme; je le récite et en représente un particulier bien mal formé, et lequel, si j'avais à façonner de nouveau, je ferais vraiment bien autre qu'il n'est. Meshui*, c'est fait. Or les traits de ma peinture ne fourvoient point, quoiqu'ils se changent et diversifient. (...) Je ne puis assurer mon objet. Il va trouble et chancelant, d'une ivresse naturelle. Je le prends en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à lui. Je ne peins pas l'être. Je peins le passage: non un passage d'âge en autre, ou, comme dit le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Je pourrai tantôt changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. (...) Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essaierais pas, je me résoudrais; elle est toujours en apprentissage et en épreuve.

Je propose une vie basse et sans lustre*, c'est tout un. On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe; chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. (...)

Il ne faut pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions. Notre principale suffisance*, c'est savoir s'appliquer à divers usages. C'est être, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train*. Les plus belles âmes sont celles qui ont plus de variété et de souplesse (...).

Ce n'est pas être ami de soi et moins encore maître, c'est en être esclave, de se suivre incessamment et être si pris à ses inclinations qu'on n'en puisse fourvoyer*, qu'on ne les puisse tordre.

MONTAIGNE M. de (1580 ; 2° ed. 1588 ; ed.1998). *Essais, textes choisis*. Paris : Pocket (texte établi par M.M. Fragonard). III2, III3. P.267-268, 285.

Fourvoyer : sortir de la route
Lustre : brillant ; gloire
Meshui : aujourd'hui
Suffisance : capacité reconnue
Train : rythme de vie ; escorte, compagnie ; type de vie

- Connaissance de soi (introspection) :

MONTAIGNE (1580-88), Parler de soi.

C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit; de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes ; de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations. Et est un amusement nouveau et extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde, oui, et des plus recommandées. Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrôle et étudie que moi; et, si j'étudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moi, ou en moi, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir*, si, comme il se fait des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fais part de ce que j'ai appris en celle-ci (...).

Ce ne sont mes gestes* que j'écris, c'est moi, c'est mon essence. Je tiens qu'il faut être prudent à estimer de soi, et pareillement consciencieux à en témoigner, soit bas, soit haut, indifféremment. Si je me semblais bon et sage ou près de là, je l'entonnerais à pleine tête. De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. Se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lâcheté et pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'aide de la fausseté; et la vérité n'est jamais matière d'erreur (...).

Et quand personne ne me lira, ai-je perdu mon temps de m'être entretenu tant d'heures oisives à pensements* si utiles et agréables? Moulant sur moi cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron * s'en est fermi * et aucunement** formé soi-même. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moi de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes premières. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre*, membre de ma vie; non d'une occupation et fin tierce* et étrangère comme tous autres livres.

Montaigne, *op.cit.* II6 p.153-156, et II18 p.218.

Aucunement : dans une certaine mesure, d'une certaine façon.

Faillir : manquer
Fermir : affermir
Gestes : actions, hauts faits
Patron : modèle
Pensement : pensée, souci
Propre : personnel ; mettre au propre : donner en responsabilité propre
Tierce : appartenant à une autre personne

1.2 Le modèle des Lumières.

("psychologie" de / pour l'homme des Lumières.)

1.2.1 L'entendement et l'origine des idées.

1.2.1.1 La « force de l'entendement »

Entendement :

A partir de Descartes et durant tout l'Age Classique, désigne la faculté de comprendre, de produire des connaissances, et, plus largement, l'esprit.

Idée :

A l'Age Classique, le terme "idée" réfère au contenu mental. Pour René DESCARTES (1596-1650), "tout ce qui est dans notre esprit lorsqu'il pense".

Imagination :

Faculté de former des images. A l'Age Classique, l'imagination est généralement conçue comme faculté de se représenter le réel de façon sensible, reproduisant ainsi la perception. Elle est donc de nature strictement corporelle. "Imaginer n'est autre chose que contempler la figure ou l'image d'une chose corporelle" (Descartes, 1641).

• **La science de l'HOMME (David HUME, 1711-1776)**

Il est évident que toutes les sciences sont plus ou moins reliées à la nature humaine et que, si loin que certaines d'entre elles puissent paraître s'en écarter, elles y reviennent toujours par une voie ou une autre. Même les *mathématiques*, la *philosophie naturelle** et la *religion naturelle*** dépendent, dans une certaine mesure, de la science de l'HOMME, puisqu'elles relèvent de la compétence des hommes et que ce sont leurs forces et leurs facultés qui en jugent. Il est impossible de dire quels changements et quelles améliorations nous pourrions apporter dans ces sciences si nous avions une connaissance complète de l'étendue et de la force de l'entendement humain, et si nous pouvions expliquer la nature des idées que nous employons et celle des opérations que nous accomplissons dans nos raisonnements. Et l'on peut d'autant plus espérer ces améliorations pour la religion naturelle qu'elle ne se contente pas de nous instruire de la nature des puissances supérieures, mais qu'elle porte ses vues plus loin, jusqu'à leurs dispositions à notre égard et nos devoirs envers elles : et par conséquent, nous-mêmes ne sommes pas seulement les êtres qui raisonnent, mais aussi l'un des objets sur lesquels nous raisonnons.

Si donc ces sciences, les mathématiques, la philosophie naturelle et la religion naturelle dépendent à ce point de la connaissance de l'homme, que peut-on attendre des autres sciences, qui sont plus étroitement et plus intimement liées à la nature humaine ? L'unique fin de la logique est d'expliquer les principes et les opérations de notre faculté de raisonnement, ainsi que la nature de nos idées ; la morale et la critique*** examinent nos goûts et nos sentiments, et la politique considère les hommes unis en société et dépendants les uns des autres. Ces quatre sciences, la *logique*, la *morale*, la *critique* et la *politique*, contiennent presque tout ce qu'il peut, d'une manière ou d'une autre, nous importer de connaître ou presque tout ce qui peut tendre soit au progrès, soit à l'embellissement de l'esprit humain.

Dès lors, voici le seul moyen dont nous puissions attendre le succès de nos recherches philosophiques : délaisser la méthode lente et ennuyeuse que nous avons suivie jusqu'ici et, au lieu de prendre de temps à autre un château ou un village à la frontière, marcher directement sur la capitale, sur le centre de ces sciences, sur la nature humaine elle-même ; une fois que nous en serons maîtres, nous pourrions espérer partout ailleurs une victoire facile. De cette position, nous pourrions étendre nos conquêtes à toutes les autres sciences qui se rapportent plus intimement à la vie humaine, et poursuivre à loisir, afin de découvrir plus complètement celles qui sont des objets de pure curiosité. Il n'y a aucune question d'importance dont la décision n'appartienne à la science de l'homme, et il n'en est aucune qui puisse être résolue avec quelque certitude, tant que nous ne nous savons rien de cette science. Donc, en prétendant expliquer les principes de la nature humaine, nous proposons en fait un système complet des sciences, bâti sur un fondement presque entièrement nouveau, le seul sur lequel elles puissent s'établir avec quelque sécurité.

Hume D. (1739)

*Philosophie naturelle :

Science qui a pour objet la nature (physique, astronomie), par opposition à "philosophie morale" (cf. *infra*).

** Religion naturelle :

(vers 1742 – dans la langue française) Principes moraux communs à tous les humains, puis (1765) religion indépendante de toute révélation divine.

(d'après Rey A., *op.cit.*, p.3162)

***** Critique :**

| art de juger les œuvres de l'esprit (notamment : littéraires).

- L'origine des idées : deux points de vue :
 - La raison ("rationalisme", Descartes)
 - L'expérience ("empirisme", John LOCKE, 1632-1704)

1.2.1.2 L'entendement, origine de toute connaissance.

René DESCARTES (1596-1650) :

Comment connaître → explicitation de la méthode. *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences.*

- Doubter du sensible :
 - L'évidence sensible ne peut fonder la connaissance. Pour preuve : les illusions perceptives, par exemple.
 - Les qualités sensibles ne sont pas des propriétés de l'objet ; elles dépendent de notre perception.
- *Cogito ergo sum*

Descartes (1641). *Je suis, j'existe.*

La Méditation que je fis hier m'a rempli l'esprit de tant de doutes, qu'il n'est plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je les pourrai résoudre; et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus. Je m'efforcerai néanmoins, et suivrai derechef la même voie où j'étais entré hier, en m'éloignant de tout ce en quoi je pourrai imaginer le moindre doute, tout de même que si je connaissais que cela fût absolument faux; et je continuerai toujours dans ce chemin, jusqu'à ce que j'aie rencontré quelque chose de certain, ou du moins, si je ne puis autre chose, jusqu'à ce que j'aie appris certainement, qu'il n'y a rien au monde de certain.

Archimède, pour tirer le globe terrestre de sa place et le transporter en un autre lieu, ne demandait rien qu'un point qui fût fixe et assuré. Ainsi j'aurai droit de concevoir de hautes espérances, si je suis assez heureux pour trouver seulement une chose qui soit certaine et indubitable.

Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente; je pense n'avoir aucun sens; je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain.

Mais que sais-je s'il n'y a point quelque autre chose différente de celles que je viens de juger incertaines, de laquelle on ne puisse avoir le moindre doute? N'y a-t-il point quelque Dieu, ou quelque autre puissance, qui me met en l'esprit ces pensées? Cela n'est pas nécessaire; car peut-être que je suis capable de les produire de moi-même. Moi donc à tout le moins ne suis-je pas quelque chose? Mais j'ai déjà nié que j'eusse aucun sens ni aucun corps. J'hésite néanmoins, car que s'ensuit-il de là? Suis-je tellement dépendant du corps et des sens, que je ne puisse être sans eux? Mais je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps; ne me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point? Non certes, j'étais sans doute, si je me suis persuadé, ou seulement si j'ai pensé quelque chose. Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe; et qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit.

Méditation seconde. Dans : DESCARTES R. (ed. 1953). *Oeuvres et lettres.*
Paris : Gallimard (texte établi par A. Bridoux.) p.274sq.

*Avoir en dépit : mépriser.

- Douter = penser ; je peux donc douter des contenus de ma pensée, mais non du fait que je pense. *Cogito* : je pense (sujet pensant) que je pense (objet de ma pensée, conscience du fait que je pense).
- Emergence du "sujet épistémique" : primauté du sujet pensant sur l'objet pensé ; toute connaissance est précédée de la pensée, elle suppose donc un sujet.
- La réalité objective des idées
 - Première règle pour connaître : "Ce que nous percevons clairement et distinctement est vrai".
 - L'esprit se représente-t-il quelque chose de clair et de distinct lorsqu'il conçoit une idée donnée ?

Descartes (1641). *Quelle est cette cire, qui ne peut être conçue que par l'entendement ?*

Commençons par la considération des choses les plus communes, et que nous croyons comprendre le plus distinctement, à savoir les corps que nous touchons et que nous voyons. Je n'entends pas parler des corps en général, car ces notions générales sont d'ordinaire plus confuses, mais de quelqu'un en particulier. Prenons pour exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche: il n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli; sa couleur, sa figure, sa grandeur, sont apparentes; il est dur, il est froid, on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps, se rencontrent en celui-ci.

Mais voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu: ce qui y restait de saveur s'exhale, l'odeur s'évanouit, sa couleur se change, sa figure se perd, sa grandeur augmente, il devient liquide, il s'échauffe, à peine le peut-on toucher, et quoiqu'on le frappe, il ne rendra plus aucun son. La même cire demeure-t-elle après ce changement? Il faut avouer qu'elle demeure; et personne ne le peut nier. Qu'est-ce donc que l'on connaissait en ce morceau de cire avec tant de distinction ? Certes ce ne peut être rien de tout ce que j'y ai remarqué par l'entremise des sens, puisque toutes les choses qui tombaient sous le goût, ou l'odorat, ou la vue, ou l'attouchement, ou l'ouïe, se trouvent changées, et cependant la même cire demeure. Peut-être était-ce ce que je pense maintenant, à savoir que la cire n'était pas ni cette douceur du miel, ni cette agréable odeur des fleurs, ni cette blancheur, ni cette figure, ni ce son, mais seulement un corps qui un peu auparavant me paraissait sous ces formes, et qui maintenant se fait remarquer sous d'autres. Mais qu'est-ce, précisément parlant, que j'imagine, lorsque je la conçois en cette sorte? Considérons-le attentivement, et éloignant toutes les choses qui n'appartiennent point à la cire, voyons ce qui reste. Certes il ne demeure rien que quelque chose d'étendu, de flexible et de muable. Or qu'est-ce que cela: flexible et muable? N'est-ce pas que j'imagine que cette cire étant ronde est capable de devenir carrée, et de passer du carré en une figure triangulaire? Non certes, ce n'est pas cela, puisque je la conçois capable de recevoir une infinité de semblables changements, et je ne saurais néanmoins parcourir cette infinité par mon imagination, et par conséquent cette conception que j'ai de la cire ne s'accomplit pas par la faculté d'imaginer.

Qu'est-ce maintenant que cette extension? N'est-elle pas aussi inconnue, puisque dans la cire qui se fond elle augmente, et se trouve encore plus grande quand elle est entièrement fondue, et beaucoup plus encore quand la chaleur augmente davantage? Et je ne concevais pas clairement et selon la vérité ce que c'est que la cire, si je ne pensais qu'elle est capable de recevoir plus de variétés selon l'extension, que je n'en ai jamais imaginé. Il faut donc que je tombe d'accord, que je ne saurais pas même concevoir par l'imagination ce que c'est que cette cire, et qu'il n'y a que mon entendement seul qui le conçoive; je dis ce morceau de cire en particulier, car pour la cire en général, il est encore plus évident. Or quelle est cette cire, qui ne peut être conçue que par l'entendement ou l'esprit? Certes c'est la même que je vois, que je touche, que j'imagine, et la même que je connaissais dès le commencement. Mais ce qui est à remarquer, sa perception, ou bien l'action par laquelle on l'aperçoit, n'est point une vision, ni un attouchement, ni une imagination, et ne l'a jamais été, quoiqu'il le semblât ainsi auparavant, mais seulement une inspection de l'esprit, laquelle peut être imparfaite et confuse, comme elle était auparavant, ou bien claire et distincte, comme elle est à présent, selon que mon attention se porte plus ou moins aux choses qui sont en elle, et dont elle est composée.

Cependant je ne me saurais trop étonner, quand je considère combien mon esprit a de faiblesse, et de pente qui le porte insensiblement dans l'erreur. Car encore que sans parler je considère tout cela en moi-même, les paroles toutefois m'arrêtent, et je suis presque trompé par les termes du langage ordinaire; car nous disons que nous voyons la même cire, si on nous la présente, et non pas que nous jugeons que c'est la même, de ce qu'elle a même couleur et même figure: d'où je voudrais presque conclure, que l'on connaît la cire par la vision des yeux, et non par la seule inspection de l'esprit, si par hasard je ne regardais d'une fenêtre des hommes qui passent dans la rue, à la vue desquels je ne manque pas de dire que je vois des hommes, tout de même que je dis que je vois de la cire; et cependant que vois-je de cette fenêtre, sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts? Mais je juge que ce sont de vrais hommes, et ainsi je comprends, par la seule puissance de juger qui réside en mon esprit, ce que je croyais voir de mes yeux.

Ibid.

- L'unité des sciences

- Arbre de la philosophie : la physique pour tronc ; la morale, la médecine et la mécanique pour branches principales ; la métaphysique pour racines.

Métaphysique : Science des principes, plus élevée et plus générale que les autres, de laquelle toutes les connaissances tiennent leur certitude et leur vérité (d'après Littré).

- Connaissance de l'âme : non médiatisée par les organes sensoriels → "intuition directe". L'entendement est l'instrument de la métaphysique, dont relève la connaissance de l'âme.

1.2.1.3 L'expérience, source première des idées.

Ecole empiriste anglaise : John LOCKE (1632-1704)

- « Empirisme » =

- Visée de la connaissance :

- Une science de l'homme qui serve son existence sociale, non dissociée du politique.
- Angleterre : révolution de 1688 ; premier gouvernement parlementaire. Locke contribue à définir le parlementarisme : le peuple dépose son pouvoir aux institutions, mais conserve toujours un droit d'insurrection. Locke sera l'un des inspirateurs de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.
- 1690 : *Essai sur l'entendement*. L'étude du fonctionnement de l'esprit doit être préalable aux divisions du savoir.

- Méthode :

- Empirisme : observation et "expérimentation".
- Introspection : l'esprit doit être "placé à une certaine distance" pour pouvoir être "contemplé" ; la psychologie comme mise à distance de l'homme par lui-même.

- Théorie :

- Origine des connaissances : non l'idée, mais l'objet (/rationalisme)
- Construire le savoir non sur des idées claires, mais sur des idées déterminées, i.e. : dont l'origine peut être établie.
- "Généritisme", opposé à l'"innéisme" des cartésiens :
 - L'universalité des règles de la connaissance (en particulier : logiques) ne saurait en prouver l'innéité ; on ne peut en effet prouver une thèse rationaliste

avec un argument empirique ("l'adhésion de tous les hommes" – par exemple au principe de non contradiction).

- Nous ne connaissons rien à la naissance (l'esprit comme "table rase")

LOCKE : *L'expérience, fondement de toutes nos connaissances* (1690).

Supposons donc qu'au commencement l'âme est ce qu'on appelle une *table rase*, vide de tous caractères, sans aucune idée quelle qu'elle soit: comment vient-elle à recevoir des idées? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'imagination de l'homme, toujours agissante et sans bornes, lui présente avec une variété presque infinie? D'où puise-t-elle tous ces matériaux qui sont comme le fonds de tous ses raisonnements et de toutes ses connaissances? À cela je réponds en un mot, de *l'expérience*: c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de là qu'elles tirent leur première origine. *Les observations que nous faisons sur les objets extérieurs et sensibles ou sur les opérations intérieures de notre âme, que nous apercevons, et sur lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées.* Ce sont là les deux sources d'où découlent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons avoir naturellement.

Essai sur l'entendement humain. D'après Braunstein & Pewzner, op.cit. p.25.

- Il n'y a pas d'universalité en matière de règles d'action ; diversité culturelle. Seule universalité : recherche du bonheur ; mais elle est produit de la sensibilité, non de l'entendement.

- Origine des connaissances : l'expérience. D'où : importance de l'éducation : "L'esprit de l'enfant est à sa naissance une page blanche. L'éducateur peut donc y inscrire ce qu'il veut" ; ainsi, "les hommes sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles, par l'effet de leur éducation."

- L'associationnisme (David HUME, 1711-1776).

- "Associationnisme" : caractérisera toute la psychologie empirique jusqu'au début du XX^e siècle.

- Objet : étude des lois gouvernant la naissance et la formation des idées.

- Caractéristiques : sensualisme – "atomisme" – mécanisme.

- Hume : "le Newton de la science de l'homme" ; l'association comme principe d'*attraction* entre idées.

- Empirisme phénoméniste :

- Fondements d'une "science morale empirique" : les données immédiates de l'expérience ; importance de l'éprouvé. (Cf. au XX^e siècle : la phénoménologie ; *phénomène* = objet perçu par un sujet.)

- Les *impressions* comme matériau des idées ; les opérations de l'esprit porte sur des choses représentées, non sur les choses elles-mêmes. Il n'y a pas d' "expérience externe", toute expérience est vécue.

- Les relations entre idées :

- L'association : le "moteur" de l'esprit ; "tendance naturelle" de l'esprit.

- Rôle primordial de l'imagination (/raison).

Le concept moderne d'Image mentale. Dans un sens restreint, l'image mentale désigne une forme particulière de représentation ; elle peut être définie comme « représentation transitoire consciente d'un objet ou d'une scène, de caractère analogue à la perception, mais se produisant en l'absence du stimulus physique pertinent. » (LE NY, J.-F., 1989. *Science cognitive et compréhension du langage*. Paris : PUF. p.92)

- "Forces attractives" ("attitudes mentales") gouvernant les associations (voir photocopié) :
 - ressemblance
 - Contiguïté, dans le temps ou l'espace.
 - Causalité.

HUME (1739), *La formation des idées.*

1. Impressions et idées

Toutes les perceptions de l'esprit humain se ramènent à deux espèces distinctes que j'appellerai *impressions* et *idées*. La différence entre elles se trouve dans le degré de force et de vivacité avec lequel elles frappent l'esprit et se frayent un chemin dans notre pensée ou notre conscience. Les perceptions qui entrent avec le plus de force et de violence, nous pouvons les appeler *impressions*; et sous ce nom, je réunis toutes nos sensations, passions et émotions telles qu'elles se présentent d'abord à l'âme. Par *idées*, j'entends leurs images affaiblies dans la pensée et le raisonnement (...). Chacun, de soi-même, percevra sans difficulté la différence entre sentir et penser. Leurs degrés ordinaires sont aisés à distinguer, bien qu'il ne soit pas impossible qu'en certains cas particuliers, ils puissent s'approcher très près l'un de l'autre. Ainsi, le sommeil, un accès de fièvre, la folie ou quelque émotion violente de l'âme font que nos idées se rapprochent de nos impressions, comme il peut advenir, d'autre part, que nos impressions soient si faibles et de si peu d'intensité que nous ne puissions les distinguer de nos idées.

* J'emploie ici ces termes, *impression* et *idée*, dans un sens différent de l'usage, et j'espère que l'on m'accordera cette liberté. Je ne fais peut-être que restaurer le mot « idée » dans son sens originel, que M. Locke avait perverti en l'appliquant à toutes nos perceptions. Par le terme d'impression, je désire que l'on comprenne que j'exprime non la manière dont nos perceptions vives sont produites dans notre âme, mais simplement les perceptions elles-mêmes. Pour celles-ci, en effet, il n'existe aucun nom particulier, ni en *anglais*, ni en aucune langue de ma connaissance.

2. Formation des idées

Les impressions peuvent être divisées en deux sortes, les impressions de SENSATION et les impressions de REFLEXION. La première espèce d'impressions naît dans l'âme d'une manière originelle, de causes inconnues. La seconde est, dans une large mesure, dérivée de nos idées et ce, dans l'ordre suivant: une impression frappe tout d'abord les sens et nous fait percevoir le chaud ou le froid, la soif ou la faim, ou un certain genre de plaisir ou de douleur; de cette impression, l'esprit fait une copie qui subsiste après que l'impression a cessé, et c'est cela que nous appelons une idée; cette idée de plaisir ou de douleur, en revenant à notre âme, produit des impressions nouvelles de désir et d'aversion, d'espoir et de crainte, qui peuvent proprement être appelées impressions de réflexion car elles dérivent de l'idée. Elles sont à nouveau copiées par la mémoire et l'imagination et deviennent des idées, lesquelles peuvent-être donneront naissance, à leur tour, à d'autres impressions et à d'autres idées, de sorte que les impressions de réflexion ne précèdent que les idées qui leur correspondent, mais suivent les impressions de sensation et en dérivent.

3. Association des idées

Étant donné que toutes les idées simples peuvent être séparées par l'imagination et qu'elle peut les unir de nouveau sous quelque forme qui lui plaît, rien ne serait plus incompréhensible que les opérations de cette faculté si elle n'était guidée par des principes universels qui la rendent, dans une certaine mesure, cohérente avec elle-

même en tous temps et en tous lieux. Si les idées étaient entièrement détachées les unes des autres et sans connexions entre elles, seul le hasard les joindrait, et il est impossible que les mêmes idées simples s'organisent régulièrement en idées complexes (comme elles le font communément) sans un lien qui les unisse, une qualité qui les associe, permettant à une idée d'en introduire naturellement une autre. (...) Les qualités qui sont à l'origine de cette association et qui conduisent l'esprit d'une idée à une autre de cette manière-là sont au nombre de trois, à savoir, la RESSEMBLANCE, la CONTIGUÏTÉ dans le temps ou dans l'espace et la relation de CAUSE à EFFET.

Je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire de prouver que ces qualités produisent une association entre les idées et qu'à l'apparition d'une idée, elles en introduisent naturellement une autre. Il va sans dire que, dans le cours de notre pensée et dans le mouvement constant de nos idées, notre imagination se porte aisément d'une idée à une autre qui lui *ressemble*, et que cette qualité, à elle seule, constitue pour l'imagination une association et un lien suffisants. Il est de même évident que les sens, lorsqu'ils changent d'objets, n'ont d'autres choix qu'en changer régulièrement et de les prendre comme ils les trouvent, *contigus* les uns aux autres; l'imagination doit, par une longue accoutumance, acquérir la même méthode de pensée et suivre les divisions du temps et de l'espace quand elle conçoit ses objets. Quant à la connexion qui est effectuée par la relation de *cause à effet*, nous aurons plus tard l'occasion de l'examiner à fond, et pour cette raison, nous n'y insisterons pas davantage pour le moment. Il suffit d'observer qu'il n'est pas de relation qui produise dans l'imagination une connexion plus puissante et fasse plus aisément appeler une idée par une autre, que la relation de cause à effet entre les objets de ces idées.
(...)

Tels sont donc les principes qui assurent l'union ou la cohésion de nos idées simples et qui, dans l'imagination, tiennent la place de cette connexion inséparable qui les unit dans notre mémoire. Il y a là une sorte d'ATTRACTION qui, nous le constaterons, possède des effets aussi extraordinaires dans le monde de l'esprit que dans le monde naturel, et s'y manifeste sous des formes aussi nombreuses et aussi variées.

Ses effets sont partout visibles; mais pour ce qui est de ses causes, elles sont pour la plupart inconnues et doivent être ramenées à des qualités *originelles* de la nature humaine, que je ne prétends pas expliquer. Rien n'est plus nécessaire à un véritable philosophe que de réfréner le désir immodéré d'aller chercher des causes et, une fois qu'il a établi une doctrine sur un nombre suffisant d'expériences, de s'en contenter quand il s'aperçoit que la poursuite de ses investigations le conduirait à des spéculations obscures et incertaines. Dans ce cas, sa recherche serait bien mieux employée à examiner les effets, plutôt que les causes, de son principe.

Op.cit. p.41sq. ; 48sq. ; 56sq.

Remarque :

Pour Hume, toute spéculation relative à l'origine de notre nature est vaine et doit être exclue de l'investigation scientifique. Et, de manière générale, ce qui échappe à l'expérience ne peut être connu. C'est en cela que chez Hume, l'empirisme se radicalise, en même temps que sont posées les limites de la connaissance possible.

1.2.2 La « psychologie » des Lumières : une philosophie morale.

(La détermination de l'homme et de sa conduite

1.2.2.1 **Morale : quelques définitions :**

- Ce qui a trait aux mœurs, au caractère, aux attitudes humaines en général et en particulier, aux règles de conduite et à leur justification.
(Encyclopedia Universalis)

Philosophie morale : double registre de la morale et de l'éthique.

- Morale :

Théorie ou doctrine de l'action humaine qui tente d'établir de façon normative la valeur des conduites et de prescrire les règles de conduite qu'il convient dès lors de respecter.
(D'après Baraquin & Al. *op.cit.*, p.195).

Ethique

Partie de la philosophie qui théorise la morale, le plus souvent au sens métaphysique de science du bien et du mal, des fins dernières de l'homme et du fondement de ses valeurs.

(D'après Baraquin & Al. *op.cit.*, p.109).

Spécifiquement au XVIII^os. :

Moral, adjectif :

Relatif à l'âme, à l'esprit, par opposition au physique (1746). A la même époque, l'adjectif est substantivé (*le moral*) pour désigner l'ensemble des facultés morales, spirituelles (1752).

(d'après Rey A., *op.cit.*, p.2284).

Action morale :

= l'action d'un agent capable de choisir et de refuser librement, au lieu que l'action physique n'est qu'une action aveugle de la nature.

Littré P.-E. (1877) p.3987.

1.2.2.2 - Concepts structurant la philosophie morale classique :

Raison, conscience, affection, libre arbitre... comme fondements du jugement et de l'action humaine.

Sens moral :

Disposition critique de la raison à l'égard des représentations qui l'affectent.

(d'après Jaffro L., 2000, p.29)

Le sens moral :

- implique tout à la fois raison, conscience, et affection ;
- est la condition du libre arbitre.
- "présupposé de la constance de soi" (Petit, dans Jaffro *op.cit.* p.62).

Conscience et soi

(se construire en tant que "sujet")

Identité : caractère de ce qui est le même ; mêmeté de soi à soi.

- **Conscience et identité personnelle.**

Après ces préliminaires à la détermination de ce qui fait l'identité personnelle, il nous faut considérer ce que représente la personne; c'est, je pense, un être pensant et intelligent, doué de raison et de réflexion, et qui peut se considérer soi-même comme soi-même, une même chose pensante en différents temps et lieux. Ce qui provient uniquement de cette conscience qui est inséparable de la pensée, et lui est essentielle à ce qu'il me semble: car il est impossible à quelqu'un de percevoir sans percevoir aussi qu'il perçoit. Quand nous voyons, entendons, sentons par l'odorat ou le toucher, éprouvons, méditons ou voulons quelque chose, nous savons que nous le faisons. Il en va toujours ainsi de nos sensations et de nos perceptions présentes: ce par quoi chacun est pour lui-même précisément ce qu'il appelle soi, laissant pour l'instant de côté la question de savoir si le même soi continue d'exister dans la même substance ou dans plusieurs. Car la conscience accompagne toujours la pensée, elle est ce qui fait que chacun est ce qu'il appelle soi et qu'il se distingue de toutes les autres choses pensantes. Mais l'identité personnelle, autrement dit la mêmeté ou le fait pour un être rationnel d'être le même, ne consiste

en rien d'autre que cela. L'identité de telle personne s'étend aussi loin que cette conscience peut atteindre rétrospectivement toute action ou pensée passée; c'est le même soi maintenant qu'alors, et le soi qui a exécuté cette action est le même que celui qui, à présent, réfléchit sur elle.

§ 10. C'est la conscience qui fait l'identité personnelle.

LOCKE J. (1694). p.149sq.

La conscience pour Locke :

- fonction d'intériorisation des actions au soi (se considérer soi-même comme le même : suppose la conscience de ses propres actions).

- fondement de la personne morale (de la personne en tant que responsable de ses actes).

Libre arbitre

Le sens moral comme principe régulateur de soi, "instrument de gouvernement de soi" (Jaffro *op.cit.* p.27) → fondement d'une forme d'autodétermination (être l'auteur de sa conduite).

Libre arbitre :

Liberté du sujet rationnel. Pouvoir de choix ou de décision qui repose sur le rôle du jugement dans la détermination de la volonté à agir d'une manière plutôt que d'une autre.

(d'après Baraquin & Al. *op.cit.* p.171).

• ***La conscience de la loi morale, fondement de la liberté.***
(Emmanuel KANT, 1724-1804)

Donc c'est la *loi morale*, dont nous avons immédiatement conscience (dès que nous formulons des maximes de la volonté), qui s'offre *d'abord* à nous et nous mène directement au concept de la liberté, en tant qu'elle est représentée par la raison comme un principe de détermination, que ne peut dominer aucune condition sensible et qui, bien plus, en est totalement indépendant. Mais comment est possible la conscience de cette loi morale?

(...)

Supposons que quelqu'un affirme, en parlant de son penchant au plaisir, qu'il lui est tout à fait impossible d'y résister quand se présente l'objet aimé et l'occasion : si, devant la maison où il rencontre cette occasion, une potence était dressée pour l'y attacher aussitôt qu'il aurait satisfait sa passion, ne triompherait-il pas alors de son penchant? On ne doit pas chercher longtemps ce qu'il répondrait. Mais demandez-lui si, dans le cas où son prince lui ordonnerait, en le menaçant d'une mort immédiate, de porter un faux témoignage contre un honnête homme qu'il voudrait perdre sous un prétexte plausible, il tiendrait comme possible de vaincre son amour pour la vie, si grand qu'il puisse être. Il n'osera peut-être assurer qu'il le ferait ou qu'il ne le ferait pas, mais il accordera sans hésiter que cela lui est possible. Il juge donc qu'il peut faire une chose, parce qu'il a conscience qu'il doit la faire et il reconnaît ainsi en lui la liberté qui, sans la loi morale, lui serait restée inconnue.

KANT E., 1788, pp. 29-30

Dimensions sociale et politique : la libre pensée.

Lumières : révolution morale. Libertinage : érotisme au service d'une thèse philosophique et politique ; la liberté comme fondement du bonheur / critique du libre-arbitre.

Caractéristiques de la libre pensée :

- Matérialisme. Le bonheur = plaisir des sens. La nature doit être notre guide.

Par exemple :

Pour Donatien Alphonse François DE SADE (1740-1814) :

- Les idées non déterminées par une impression sensorielle n'existent pas.
- L'homme est un objet de la nature parmi d'autres. Il doit d'ailleurs éviter de proliférer pour ne pas mettre la nature en danger (donc : "foutre ailleurs que dans la matrice").
- Les lois de la nature fonctionnent pour elles-mêmes. Principe vital : les suivre.

- Critique du pouvoir absolu. Refus de tout dogmatisme. Anticléricalisme (accompagné ou non d'athéisme). Défense de la République. Critique de l'ordre moral, satire sociale (dénonciation de l'hypocrisie du jeu social).

- Diffusion des idées, notamment par le roman ; alternances de scènes érotiques et de dialogues philosophiques.

Thérèse philosophe (1748), attribué à BOYER D'ARGENS.
Apostrophe aux théologiens sur la liberté de l'homme

Répondez, théologiens fourbes ou ignorants qui créez nos crimes à votre gré : qui est-ce qui avait mis en moi les deux passions dont j'étais combattue, *l'amour de Dieu et celui du plaisir de la chair*? Est-ce la nature ou le diable? Optez. Mais oseriez-vous avancer que l'une ou l'autre soient plus puissants que Dieu? S'ils lui sont subordonnés, c'est donc Dieu qui avait permis que ces passions fussent en moi, c'était son ouvrage. Mais, répliquerez-vous, Dieu vous avait donné la raison pour vous éclairer. Oui, mais non pas pour me décider. La raison m'avait bien fait apercevoir les deux passions dont j'étais agitée, c'est par elle que j'ai conçu par la suite que, tenant tout de Dieu, je tenais de lui ces passions dans toute la force où elles étaient. Mais cette même raison qui m'éclairait ne me décidait point. Dieu cependant, continuerez-vous, vous ayant laissée maîtresse de votre volonté, vous étiez libre de vous déterminer pour le bien ou pour le mal. Pur jeu de mots. Cette volonté et cette prétendue liberté n'ont de degrés de force, n'agissent, que conséquemment aux degrés de force des passions et des appétits qui nous sollicitent. Je parais, par exemple, être libre de me tuer, de me jeter par la fenêtre. Point du tout: dès que l'envie de vivre est plus forte en moi que celle de mourir, je ne me tuerai jamais. Tel homme, direz-vous, est bien le maître de donner aux pauvres, à son indulgent confesseur, cent louis d'or qu'il a dans sa poche. Il ne l'est point: l'envie qu'il a de conserver son argent étant plus forte que celle d'obtenir une absolution inutile de ses péchés, il gardera nécessairement son argent. Enfin, chacun peut se démontrer à soi-même que la raison ne sert qu'à faire connaître à l'homme quel est le degré d'envie qu'il a de faire ou d'éviter telle ou telle chose, combiné avec le plaisir et le déplaisir qui doit lui en revenir. De cette connaissance acquise par la raison, il résulte ce que nous appelons *la volonté et la détermination*. Mais cette volonté et cette détermination sont aussi parfaitement soumises aux degrés de passion ou de désir qui nous agitent qu'un poids de quatre livres détermine nécessairement le côté d'une balance qui n'a que deux livres à soulever dans son autre bassin. (...)

Pour admettre que l'homme fût libre, il faudrait supposer qu'il se déterminât par lui-même. Mais s'il est déterminé par les degrés de passion dont la nature et les sensations l'affectent, il n'est pas libre, un degré de désir plus ou moins vif le décide aussi invinciblement qu'un poids de quatre livres entraîne un de trois.

Je demande encore à mon dialogueur qu'il me dise qu'est-ce qui l'empêche de penser comme moi sur la matière dont il s'agit ici, et pourquoi je ne peux pas me déterminer à penser comme lui sur cette même matière. Il me répondra sans doute que ses idées, ses notions, ses sensations le contraignent de penser comme il fait. Mais de cette réflexion, qui lui démontre intérieurement qu'il n'est pas maître d'avoir la volonté de penser comme moi ni moi celle de penser comme lui, il faut bien qu'il convienne que nous ne sommes pas libres de penser de telle ou telle manière. Or, si nous ne sommes pas libres de penser, comment serions-nous libres d'agir puisque la pensée est la cause et que l'action n'est que l'effet? Et peut-il résulter un effet *libre* d'une cause qui n'est *pas libre*? Cela implique contradiction.(...)

Concluons. L'arrangement des organes, les dispositions des fibres, un certain mouvement des liqueurs* donnent le genre des passions, les degrés de force dont elles nous agitent, contraignent la raison, déterminent la volonté dans les plus petites comme dans les plus grandes actions de notre vie. C'est ce qui fait l'homme passionné, l'homme sage, l'homme fou. Le fou n'est pas moins libre que les deux premiers puisqu'il agit par les mêmes principes: la nature est uniforme. Supposer que l'homme est libre et qu'il se détermine par lui-même, c'est le faire égal à Dieu.

Démonstration sur l'impuissance où est l'âme d'agir ou de penser de telle ou telle manière

D'autre fois vous m'expliquiez, vous étendiez les courtes leçons que j'avais reçus de Monsieur l'abbé T*** :

- Il vous a appris, me disiez-vous, que nous ne sommes pas plus maîtres de penser de telle et de telle manière, d'avoir telle ou telle volonté; que nous ne sommes les maîtres d'avoir ou de ne pas avoir la fièvre. En effet, ajoutiez-vous, nous voyons, par des observations claires et simples, que l'âme n'est maîtresse de rien, qu'elle n'agit qu'en conséquence des sensations et des facultés du corps, que les causes qui peuvent produire du dérangement dans les organes troublent l'âme, altèrent l'esprit, qu'un vaisseau, une fibre, dérangés dans le cerveau peuvent rendre imbécile l'homme du monde qui a le plus d'intelligence. Nous savons que la nature n'agit que par les voies les plus simples, que par un principe uniforme. Or, puisqu'il est évident que nous ne sommes pas libres dans de certaines actions, nous ne le sommes dans aucune.

« Ajoutons à cela que si les âmes étaient purement spirituelles elles seraient toutes les mêmes. Étant toutes les mêmes, si elles avaient la faculté de penser et de vouloir par elles-mêmes, elles penseraient et se détermineraient toutes de la même manière dans des cas égaux. Or c'est ce qui n'arrive point. Donc elles sont déterminées par quelque autre chose, et ce quelque autre chose ne peut être que la matière puisque les plus crédules ne connaissent que l'esprit et la matière.

Réflexions sur ce que c'est que l'esprit

« Mais demandons à ces hommes crédules ce que c'est que l'esprit. Peut-il exister et n'être dans aucun lieu? S'il est dans un lieu, il doit occuper une place, s'il occupe une place, il est étendu, s'il est étendu, il a des parties, et s'il a des parties, il est matière. Donc, l'esprit est une chimère, ou il fait partie de la matière.

De ces raisonnements, disiez-vous, on peut conclure avec certitude: premièrement que nous ne pensons de telle et telle manière que par rapport à l'organisation de nos corps, jointe aux idées que nous recevons journellement par le tact, l'ouïe, la vue, l'odorat et le goût; secondement que le bonheur ou le malheur de notre vie dépendent de cette modification de la matière et de ces idées, qu'ainsi les génies, les gens qui pensent, ne peuvent trop se donner de soins et de peines pour inspirer des idées qui soient propres à contribuer efficacement au bonheur public, et particulièrement à celui des personnes qu'ils aiment.

BOYER D'ARGENS (1748 ; ed. 1993). Dans : *Romans libertins du XVIII^e siècle*.
Paris : Laffont (texte établi par R. Trousson.).

Note :

liqueurs : au XVII^e s. et jusqu'à la fin du XIX^e s., liquides organiques.

Raison

La raison comme faculté :

| Faculté par laquelle l'homme connaît, juge et se conduit.
(d'après Littré *op.cit.* p.5199).

→ Connaître :

- former des idées.
- établir des rapports entre les choses.
- "lumière naturelle" (cf. Descartes / lumière surnaturelle : théologique).
- caractère réflexif (connaissance de ses propres opérations) → conscience.

→ Juger et se conduire : faculté de discerner le vrai du faux, le bien du mal, en tant qu'elle dirige l'action.

Les « Lumières de la Raison » :

- La raison, et non la soumission à une autorité, doit guider l'action des hommes. Droits de l'homme et du citoyen. Instruction du peuple.

- Connaissance objective (/ "obscurantisme") : méfiance à l'égard des systèmes métaphysiques, au profit d'une connaissance empirique. Par exemple : traduction et diffusion des ouvrages des empiristes anglais. Ou encore : rapport de la commission d'enquête chargée d'évaluer les travaux de Franz Anton MESMER (1734-1815).
- La raison comme guide vers le progrès au service de l'humanité. Intérêt pour les arts mécaniques.
L'Encyclopédie : *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, dirigé par Denis DIDEROT (1713-1784). Réaliser un inventaire des connaissances objectives dans tous les domaines. Parution de 1751 à 1772 (interrompue par arrêt royal et interdit du Pape – article "âme").

- La raison à l'Âge classique : un idéal humain (opposé à tous les maux).

- Le sens moral comme raison ?

Chez Locke, absence de l'expression "sens moral", mais "droite raison", "intuition intellectuelle" qui n'est pas "sens" (sensation passive) mais activité de l'esprit. Les principes moraux comme essence de la raison.

Autre conception : le sens moral comme outil de jugement (qu'il nous détermine ou non à agir), qui relève d'une "sensibilité morale".

Sensibilité morale = raison (connaissance) + affection (≠ passion).

Sensation, affection, sentiment.

Affection : sensation (sens comme faculté de percevoir les qualités de l'objet) et sentiment (= jugement immédiat). Par ex. : le sens moral comme goût.

La sensibilité morale = "sensation réfléchie" (SHAFTESBURY, 1671-1713, inventeur de l'expression « sens moral »).

Mais aussi : sentiments à l'égard d'autrui (sentiment social, référence au collectif comme composante fondamentale de la représentation de la personne humaine ; "bonne action" = action qui vise le bien public) :

"Il y a dans le sens moral une prédisposition au *koinon* (commun), qui interdit de confondre l'exercice privé du jugement *in foro interno* avec le caractère privé de la règle du jugement. Dans le sens moral, je me règle sur ce qui permet à tout autre de juger comme je le ferais, la communauté est présupposée par l'exercice de mon propre jugement" (Petit, dans Jaffro *op.cit.* p.57).

Ou encore, dans la version achevée de la morale qu'élaborera Kant :

La "beauté morale" est ce par quoi "le Soi individuel s'ouvre à autrui en s'absorbant dans l'universel et en faisant de l'humanité en lui le seul critère de jugement" (Cohen-Halimi, dans Jaffro *op.cit.* p.135).

→ fondement du sens moral : une disposition à l'égard d'autrui : "bienveillance", "sympathie", "bonne volonté"... Par ex. Hume : la "sympathie étendue avec l'humanité", comme notion se substituant au "sens moral" (la sympathie comme principe de toutes les positions morales).

1.3 L'homme des Lumières : une chimère métaphysique ?

Le sens moral comme fiction : thèse originaire de l'utilitarisme (Jeremy BENTHAM, 1748-1832. *Introduction aux principes de la morale et de la législation.*), lequel puise ses sources dans le mécanisme :

1.3.1 La doctrine mécaniste

1.3.1.1 *Origines du mécanisme*

A partir de la Renaissance : modèle de la nature-machine :

- Intérêt croissant pour les arts mécaniques.
 - Le mouvement du vivant est analogue au mouvement mécanique. Illustration : les automates.
- Connaissance de la nature ↔ construction de machines.

Par exemple : Léonard DE VINCI (1452-1519) observe le vol des oiseaux en vue de construire une machine volante.

- La nature est désacralisée ; elle peut fonctionner sans l'intervention de Dieu.

1.3.1.2 *Application à la connaissance de l'homme :*

- La version dualiste (le corps-machine) :

- Intérêt pour le corps humain :

- Domaine médical : nombreuses découvertes anatomiques. William HARVEY (1578-1657) : thèse de la circulation sanguine ; le cœur fonctionne comme une pompe.
- Domaine artistique : réapparition du nu. De Vinci : la musculature, support du mouvement.

- Descartes : le corps est une machine, qui se meut *via* la circulation des "esprits animaux" entre le cerveau et : les organes des sens, les muscles, le cœur :

DESCARTES (1637), *Le fonctionnement mécanique du corps.*

Et enfin, ce qu'il y a de plus remarquable en tout ceci, c'est la génération des esprits animaux, qui sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, va se rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres; sans qu'il faille imaginer d'autre cause qui fasse que les parties du sang qui, étant les plus agitées et les plus pénétrantes, sont les plus propres à composer ces esprits, se vont rendre plutôt vers le cerveau que vers ailleurs, sinon que les artères qui les y portent sont celles qui viennent du cœur le plus en ligne droite de toutes, et que, selon les règles des mécaniques, qui sont les mêmes que celles de la nature, lorsque plusieurs choses tendent ensemble à se mouvoir vers un même côté où il n'y a pas assez de place pour toutes, ainsi que les parties du sang qui sortent de la concavité gauche du cœur tendent vers le cerveau, les plus faibles et moins agitées en doivent être détournées par les plus fortes qui, par ce moyen, s'y vont rendre seules.

J'avais expliqué assez particulièrement toutes ces choses dans le traité que j'avais eu ci-devant dessein de publier. Et ensuite j'y avais montré quelle doit être la fabrique des nerfs et des muscles du corps humain, pour faire que les esprits animaux étant dedans aient la force de mouvoir ses membres, ainsi qu'on voit que les têtes un peu

après être coupées, se remuent encore et mordent la terre, nonobstant qu'elles ne soient plus animées; quels changements se doivent faire dans le cerveau pour causer la veille, et le sommeil, et les songes; comment la lumière, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur, et toutes les autres qualités des objets extérieurs y peuvent imprimer diverses idées par l'entremise des sens; comment la faim, la soif, et les autres passions intérieures y peuvent aussi envoyer les leurs; ce qui doit y être pris pour le sens commun* où ces idées sont reçues; pour la mémoire qui les conserve; et pour la fantaisie qui les peut diversement changer et en composer de nouvelles, et, par même moyen, distribuant les esprits animaux dans les muscles, faire mouvoir les membres de ce corps en autant de diverses façons, et autant à propos des objets qui se présentent à ses sens et des passions intérieures qui sont en lui, que les nôtres se puissent mouvoir sans que la volonté les conduise. Ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers *automates* ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes.

Discours de la méthode, p.163sq.

*sens commun : (XVI^e s.) faculté de l'âme par laquelle elle juge de toutes les espèces des objets perçus par les sens extérieurs (A. REY).

- Etude des "réflexes" (l'automate comme modèle) : les "actions qui se font sans que l'esprit y pense" (Descartes).
- Dualisme cartésien : deux principes du mouvement :
 - « l'un tout mécanique et corporel, qui dépend de la seule force des esprits animaux et de la seule conformation des membres, et qui peut être appelé âme corporelle » : *res extensa* (chose étendue).
 - « l'autre incorporel, savoir l'esprit ou cette âme que j'ai définie substance pensante » : *res cogitans* (chose pensante).
- L'âme, substance pensante, est le propre de l'homme / l'animal est un parfait automate.
- L'âme échappe à la science mécaniste / le corps, mécanisme, relève de la physique.
- La version moniste (le matérialisme et l'homme-machine) :
 - Monisme = un seul principe explicatif : la matière. S'oppose au dualisme.
 - Sources du matérialisme :
 - L'atomisme, devenu théorie scientifique. Tout s'explique par des combinaisons de "corpuscules".
 - Le mécanisme. Julien Offroy De LA METTRIE (1709-1751) : *L'homme-machine* (1746) ; l'âme = le cerveau. L'homme est un animal, un automate, une "machine à jouir", dont le prétendu "sens moral" s'explique physiologiquement.

LA METTRIE (1746), *L'âme n'est qu'un vain terme dont on n'a point d'idée.*

Mais puisque toutes les facultés de l'âme dépendent tellement de la propre organisation du cerveau et de tout le corps qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même, voilà une machine bien éclairée ! car enfin, quand l'homme seul aurait reçu en partage la Loi naturelle, en serait-il moins une machine? Des roues, quelques ressorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, et recevant aussi plus de sang, la même raison donnée ; que sais-je enfin? des causes inconnues produiraient toujours cette conscience délicate, si facile à blesser, ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matière que la pensée, et en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffirait-elle donc à tout ? oui, encore

une fois: puisque la pensée se développe visiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils sont fait ne serait-elle pas aussi susceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le temps la faculté de sentir ?

L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir et se conduire, en un mot, dans le physique et dans le moral qui en dépend.

L'homme-machine. D'après Filloux & Maisonneuve (1991), p.115.

- L'associationnisme : la "matière pensante" naît de la "matière sensible" (Diderot) ; elle est donc d'essence matérielle.

Statut de la matière vivante pour les matérialistes :

- La Mettrie :

- matière vivante = organisation (Cf. "organisme") de la matière.
- L'origine première du principe moteur du vivant ne peut être scientifiquement élucidée.

- Diderot :

- La matière vivante n'est pas réductible à la matière inerte, car elle est dotée de la sensibilité.
- L'homme est un animal, mais doté d'un "sens moral", dont l'origine est physiologique.

1.3.2 L'utilitarisme

Dans l'utilitarisme, la morale ne repose ni sur la raison, ni sur le sentiment. Motivation fondamentale = la recherche de son propre bonheur. Le devoir = transposition d'un calcul (calcul de maximisation du bonheur)

→ l'UTILITE comme unique fondement de la morale.

Utilité d'une action = bonheur qu'elle apporte (dans le système des échanges où elle s'inscrit).

- Bentham comme précurseur des sciences humaines : traiter plaisir et douleur comme des faits physiques = mesurables. Mesure indirecte : le marché économique (prix qu'un acteur est disposé à payer pour un plaisir = valeur de ce plaisir).

La "sanction économique" (plutôt qu'une "harmonie naturelle" chimérique) comme régulateur entre intérêt individuel et intérêt collectif.

2 La destitution de l'esprit humain (l'établissement de la psychologie comme science)

2.1 La psychologie scientifique : un projet *a priori* non conforme aux exigences de la science moderne.

2.1.1 L'impossibilité logique d'une science du moi (Kant)

- Le moi = *a priori* de toute connaissance ; la connaissance est pré-structurée par le sujet pensant.
- Fonction de synthèse des représentations et des intuitions (*Cf.* Leibniz).
- Impossibilité d'une psychologie scientifique, i.e. rationnellement fondée :
 - Le moi ne peut être objet de connaissance car il n'est pas un objet, mais la "condition transcendantale de toute science" :
 - « Le moi, sujet de tout jugement d'aperception, est une fonction d'organisation de l'expérience mais dont il ne saurait y avoir de science puisqu'il est la condition transcendantale de toute science.
 - « Je ne me connais (...) pas moi-même par cela seul que j'ai conscience de moi comme être pensant » (KANT E. (1781 ; ed.1987). *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion (traduction de J. Barni, revue par P. Archambault). p.343) :
 - Possibilité d'une psychologie empirique, i.e. connaissance du moi en tant que phénomène (expérience sensible du moi).
Seule « psychologie » scientifique envisageable = anthropologique.

2.1.2 La science positive

Auguste COMTE (1798-1857)

2.1.2.1 *La loi des trois états*

- Loi de développement de la pensée humaine (espèce et individu)
- Les trois états = stades de développement, caractérisés chacun par un mode de pensée particulier, c'est-à-dire un système général de conceptions sur l'ensemble des phénomènes.
 - Etat théologique : état primitif de la pensée. L'explication fait intervenir des causes surnaturelles.
 - Etat métaphysique : l'explication repose sur des entités abstraites.
 - Etat positif : "maturité de la pensée". L'explication est scientifique.

2.1.2.2 *Les principes du positivisme.*

- Caractéristiques de la science positive :

La science positive :

- porte sur des *faits* : « ... toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible. »

- présuppose leur *déterminisme* : « Tous les phénomènes quelconques, inorganiques ou organiques, physiques ou moraux, individuels ou sociaux, sont assujettis à des lois rigoureusement invariables. »¹
- exclut la recherche de causes originelles au profit de la description de ces *lois* : « En un mot, la révolution fondamentale qui caractérise la virilité de notre intelligence consiste essentiellement à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des *lois*, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés. »
- vise la *prévision* : « Ainsi, le véritable esprit positif consiste surtout à *voir pour prévoir*, à étudier ce qui est afin d'en conclure ce qui sera, d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles. »

- Conséquences :

- Dissociation radicale entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas.
- Rejet de la métaphysique : achever le programme cartésien en supprimant la "déviation métaphysique".
- Support de l'ensemble des connaissances = le social, en tant que "destination de l'esprit humain".

2.1.2.3 *La physique sociale*

- Seul être réel : l'humanité, et non l'individu (Cf. Durkheim)

- L'esprit positif doit déterminer l'organisation sociale. Cf. le *progrès* dans la philosophie des Lumières, moins l'instabilité sociale que les Lumières ont générée.

- Nécessité d'une science sociale : la *physique sociale* :

- modèle de la physique.
- but : régénérer le social.
- organisation sociale positive : construite sur la production industrielle.

- Devise : *L'ordre pour base, le progrès pour fin.*

2.1.2.4 *L'exclusion de la psychologie*

- Exclusion de la psychologie des sciences positives par Comte ; principale critique : elle utilise l'introspection : « On ne peut pas être à la fenêtre et se regarder passer dans la rue. On ne peut pas au théâtre être à la fois acteur sur la scène et spectateur dans la salle. »

COMTE (1844-47), *Cette psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie.*

On voit que, sous aucun rapport, il n'y a place pour cette psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie, qu'on tente si vainement de ranimer aujourd'hui, et qui, sans s'inquiéter ni de l'étude physiologique de nos organes intellectuels, ni de l'observation des procédés rationnels qui dirigent effectivement nos diverses recherches scientifiques, prétend arriver à la découverte des lois fondamentales de l'esprit humain, en le contemplant en lui-même, c'est-à-dire en faisant complètement abstraction et des causes et des effets.

La prépondérance de la philosophie positive [...] a pris aujourd'hui, indirectement, un si grand ascendant sur les esprits mêmes qui sont demeurés les plus étrangers à son immense développement, que les métaphysiciens livrés à l'étude de notre intelligence n'ont pu espérer ralentir la décadence de leur prétendue science qu'en se ravisant pour présenter leur doctrine comme étant aussi fondée sur l'observation des faits. A cette fin ils ont imaginé, dans

¹ Les citations sont extraites du *Discours sur l'esprit positif* (publié en 1844) [Paris : Vrin] et du *Cours de philosophie positive* (1844-1847) [Paris : Hatier].

ces derniers temps, de distinguer, par une subtilité fort singulière, deux sortes d'observation d'égale importance, l'une extérieure, l'autre intérieure, et dont la dernière est uniquement destinée à l'étude des phénomènes intellectuels [...]

[...] Cette prétendue contemplation directe de l'esprit humain par lui-même est une pure illusion. Car, par qui serait faite l'observation ? On conçoit, relativement aux phénomènes moraux, que l'homme puisse s'observer lui-même sous le rapport des passions qui l'animent, pour cette raison anatomique que les organes qui en sont le siège sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices. Encore même que chacun ait eu l'occasion de faire sur lui de telles remarques, elles ne sauraient évidemment avoir jamais une grande importance scientifique, et le meilleur moyen de connaître les passions sera-t-il toujours de les observer en dehors ; car tout état de passion très prononcé, c'est-à-dire précisément celui qu'il serait le plus essentiel d'examiner, est nécessairement incompatible avec l'état d'observation. Mais quant à observer de la même manière les phénomènes intellectuels pendant qu'ils s'exécutent, il y a impossibilité manifeste. L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ?

Cette prétendue méthode psychologique est donc radicalement nulle dans son principe. Aussi, considérons à quel procédé profondément contradictoire elle conduit immédiatement. D'un côté, on vous recommande de vous isoler, autant que possible, de toute sensation extérieure, il faut surtout vous interdire tout travail intellectuel ; car, si vous étiez seulement occupés à faire le calcul le plus simple, que deviendrait l'observation *intérieure* ? D'un autre côté, après avoir, enfin, à force de précautions, atteint cet état parfait de sommeil intellectuel, vous devrez vous occuper à contempler les opérations qui s'exécuteront dans votre esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien. Nos descendants verront sans doute de telles prétentions transportées un jour sur la scène.

COMTE A. (1844-1847). *Cours de philosophie positive*, 1^{re} leçon, Hatier.

2.2 Les conditions d'une reconnaissance de la psychologie comme science

2.2.1 Le modèle des sciences de la matière.

« Le jour où les progrès de la physiologie permettront une expression adéquate aux modalités du comportement, la psychologie scientifique perdra son individualité comme la physiologie rentrera un jour sans doute entièrement dans le sein de la chimie (et la chimie dans la physique). » (Henri PIÉRON, 1881-1964).

- ***La nature physico-chimique des phénomènes vitaux***

(Claude BERNARD, 1813-1878)

Quand un chimiste fait apparaître un corps nouveau dans la nature, il ne saurait se flatter d'avoir créé les lois qui l'ont fait naître ; il n'a fait que réaliser les conditions qu'exigeait la loi créatrice pour se manifester. Il en est de même pour les corps organisés. Un chimiste et un physiologiste ne pourraient faire apparaître des êtres vivants nouveaux dans leurs expériences qu'en obéissant à des lois de la nature, qu'ils ne sauraient en aucune façon modifier.

Il n'est pas donné à l'homme de pouvoir modifier les phénomènes cosmiques de l'univers entier ni même ceux de la terre ; mais la science qu'il acquiert lui permet cependant de faire varier et de modifier les conditions des phénomènes qui sont à sa portée. L'homme a déjà gagné ainsi sur la nature minérale une puissance qui se révèle avec éclat dans les applications des sciences modernes, bien qu'elle paraisse n'être encore qu'à son aurore. La science expérimentale appliquée aux corps vivants doit avoir également pour résultat de modifier les phénomènes de la vie en agissant uniquement sur les conditions de ces phénomènes. Mais ici les difficultés se multiplient à raison de la délicatesse des conditions des phénomènes vitaux, de la complexité et de la solidarité de toutes les parties qui se groupent pour constituer un être organisé. C'est ce qui fait que probablement jamais l'homme ne pourra agir aussi facilement sur les espèces animales ou végétales que sur les espèces minérales. Sa puissance restera plus bornée dans les êtres vivants, et d'autant plus qu'ils constitueront des organismes plus élevés, c'est-à-dire plus compliqués. Néanmoins les entraves qui arrêtent la puissance du physiologiste ne résident point dans la nature même des phénomènes de la vie, mais seulement dans leur complexité. Le physiologiste commencera d'abord par atteindre les phénomènes des végétaux et ceux des animaux qui sont en relation plus facile avec le milieu cosmique extérieur. L'homme et les animaux élevés paraissent au premier abord devoir échapper à son action modificatrice, parce qu'ils semblent s'affranchir de l'influence directe de ce milieu extérieur. Mais nous savons que les phénomènes vitaux chez l'homme, ainsi que chez les animaux qui s'en rapprochent, sont liés aux conditions physico-chimiques d'un milieu organique intérieur.

Bernard C. (1865)

2.2.2 L'élimination de la "psychologie métaphysique"

- ***La psychologie, dernier rempart de la métaphysique***

On se rappelle pourquoi Comte élimine la psychologie du nombre des sciences. Ce qu'il entend alors par psychologie, c'est avant tout l'étude de l'esprit, telle que Cousin l'a conçue et commençait à l'imposer au moins dans les milieux universitaires, où la philosophie va passer, sous son influence, des sciences à la littérature, sans armes, hélas ! ni bagages. Auparavant les philosophes, Descartes, Leibniz, Malebranche, Spinoza, Hume, Kant étaient ou des savants de génie ou des intelligences formées aux sciences ; ils vont maintenant en France sortir à peu près exclusivement de l'École Normale ou de la Sorbonne, Faculté ou Section des Lettres. Telle que Cousin la comprend, la professe et l'utilise, la psychologie paraît à Comte le dernier rempart de la métaphysique, puisque la contemplation du moi nous y met du même coup en rapport et en contact avec Dieu et l'infini. Une semblable attitude est la consécration du compromis cartésien, qui, sans doute, à son heure a eu le plus heureux effet pour le développement des sciences de la matière en les libérant du joug de la théologie et de la métaphysique, mais dont le maintien indéfini entraînerait pour l'esprit humain les plus néfastes conséquences ; car, introduisant entre l'âme et le corps une distinction radicale, il stipule du même coup que l'un et l'autre ne sauraient être l'objet d'une connaissance de même ordre, et la vie mentale, soustraite à la science dont relève le monde physique, reste ainsi à jamais le propre de la métaphysique et de la théologie. Avec le compromis cartésien, avec la psychologie métaphysique qui en résulte, pas d'unification du savoir, et, faute d'unification du savoir, pas de régénération possible de l'humanité, pas de positivisme, par conséquent, ni scientifique, ni religieux. Pour traiter la psychologie comme il a fait, Comte avait donc là une raison tout à fait puissante.

BLONDEL C. (1927), p.13sq

Rappel : Comte estimait néanmoins positive la démarche de Franz Josef GALL (1758-1828), fondateur de la phrénologie – que Gall lui-même nomme *crânioscopie*, « art de reconnaître les instincts, les penchants, les talents et les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête ». Gall est considéré comme le fondateur de la neurophysiologie (Broca lui doit l'idée des localisations cérébrales) ; il effectue la carte des protubérances crâniennes, lesquelles sont mises en correspondance avec des caractéristiques psychologiques (par exemple : ayant observé que les étudiants ayant le plus de mémoire avaient les yeux proéminents, Gall en infère que l'organe de la mémoire est en arrière des yeux).

2.2.3 Le naturalisme comme référence culturelle

Exemple emblématique : le naturalisme en littérature, défini par Emile ZOLA (1840-1902). La référence au travail du scientifique y est explicite. Par le terme de naturalisme, l'auteur révèle l'influence spécifique de la biologie (et en particulier Claude BERNARD) sur son oeuvre, où évoluent des personnages déterminés notamment par leur « physiologie ». L'exigence de vérité dans l'art suppose que le romancier s'approprie la méthode même de la science, soit : l'expérimentation. Le « roman expérimental » est conçu comme moyen de « vérifier » les lois supposées par l'observation des phénomènes ; il s'agit de « faire mouvoir les personnages dans une histoire particulière pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude. »

- ***L'analyse du mécanisme humain.***

Dans *Thérèse Raquin*, j'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. Là est le livre entier. J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur sang, dépourvus de libre arbitre, entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines, rien de plus. J'ai cherché à suivre pas à pas dans ces brutes le travail sourd des passions, les poussées de l'instinct, les détraquements cérébraux survenus à la suite d'une crise nerveuse. Les amours de mes deux héros sont le contentement d'un besoin ; le meurtre qu'ils commettent est une conséquence de leur adultère, conséquence qu'ils

acceptent comme les loups acceptent l'assassinat des moutons ; enfin, ce que j'ai été obligé d'appeler leurs remords, consiste en un simple désordre organique, en une rébellion du système nerveux tendu à se rompre. L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu ainsi. On commence, j'espère, à comprendre que mon but a été un but scientifique avant tout. Lorsque mes deux personnages, Thérèse et Laurent, ont été créés, je me suis plu à me poser et à résoudre certains problèmes : ainsi, j'ai tenté d'expliquer l'union, étrange qui peut se produire entre deux tempéraments différents, j'ai montré les troubles profonds d'une nature sanguine au contact d'une nature nerveuse. Qu'on lise le roman avec soin, on verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie. En un mot, je n'ai eu qu'un désir : étant donné un homme puissant et une femme inassouvie, chercher en eux la bête, ne voir même que la bête, les jeter dans un drame violent, et noter scrupuleusement les sensations et les actes de ces êtres. J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres.

Avouez qu'il est dur, quand on sort d'un pareil travail, tout entier encore aux graves jouissances de la recherche du vrai, d'entendre des gens vous accuser d'avoir eu pour unique but la peinture de tableaux obscènes. Je me suis trouvé dans le cas de ces peintres qui copient des nudités, sans qu'un seul désir les effleure, et qui restent profondément surpris lorsqu'un critique se déclare scandalisé par les chairs vivantes de leur œuvre. Tant que j'ai écrit *Thérèse Raquin*, j'ai oublié le monde, je me suis perdu dans la copie exacte et minutieuse de la vie, me donnant tout entier à l'analyse du mécanisme humain, et je vous assure que les amours cruelles de Thérèse et de Laurent n'avaient pour moi rien d'immoral, rien qui puisse pousser aux passions mauvaises. L'humanité des modèles disparaissait comme elle disparaît aux yeux de l'artiste qui a une femme nue vautrée devant lui, et qui songe uniquement à mettre cette femme sur sa toile dans la vérité de ses formes et de ses colorations. Aussi ma surprise a-t-elle été grande quand j'ai entendu traiter mon œuvre de flaque de boue et de sang, d'égoût, d'immondice, que sais-je ? (...)

Il était facile, cependant, de comprendre *Thérèse Raquin*, de se placer sur le terrain de l'observation et de l'analyse, de me montrer mes fautes véritables, sans aller ramasser une poignée de boue et me la jeter à la face au nom de la morale. Cela demandait un peu d'intelligence et quelques idées d'ensemble en vraie critique. Le reproche d'immoralité, en matière de science, ne prouve absolument rien. Je ne sais si mon roman est immoral, j'avoue que je ne me suis jamais inquiété de le rendre plus ou moins chaste. Ce que je sais, c'est que je n'ai pas songé un instant à y mettre les saletés qu'y découvrent les gens moraux, c'est que j'en ai écrit chaque scène, même les plus fiévreuses, avec la seule curiosité du savant ; c'est que je défie mes juges d'y trouver une page réellement licencieuse, faite pour les lecteurs de ces petits livres roses, de ces indiscretions de boudoir et de coulisses, qui se tirent à dix mille exemplaires et que recommandent chaudement les journaux, auxquels les vérités de *Thérèse Raquin* ont donné la nausée.

ZOLA E. (1867), *Thérèse Raquin*.. Seconde préface.

2.2.4 La fascination des psychologues pour "la science"

- ***Les psychologues sont scientifiques comme les sauvages évangélisés sont chrétiens.***

(Georges POLITZER, 1903-1942)

Les savants forment, au point de vue du sérieux avec lequel la méthode scientifique est conçue par eux, une véritable hiérarchie. Le monde de la quantité étant le monde propre des mathématiciens, ils s'y meuvent avec une aisance naturelle, et ils sont seuls à ne pas transformer leur rigueur en parade. L'emploi que les physiciens font des mathématiques se ressent déjà quelquefois du fait qu'elles ne représentent pour eux qu'un habit de location ; la pure envergure des mathématiciens peut leur rester inaccessible et ils sont souvent *bornés*. Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe à l'étage au-dessous. Les physiologistes donnent déjà terriblement dans la magie des chiffres, et l'enthousiasme pour la forme quantitative des lois n'est souvent, chez eux, que l'adoration du fétiche. Cette gaucherie, cependant, ne peut pas faire oublier le sérieux fondamental qu'elle recouvre. Quant aux psychologues, c'est de troisième main qu'ils reçoivent les mathématiques : ils les reçoivent des physiologistes, qui les ont reçues des physiciens, qui, eux seuls, les tiennent des mathématiciens mêmes. Or, à chaque étape, le niveau de l'esprit scientifique subit une chute, et quand, à la fin, les mathématiques arrivent aux psychologues, c'est « un peu de cuivre et de verre » que ceux-ci prennent « pour de l'or et du diamant ». Et il en est de même pour la méthode expérimentale. C'est le physicien qui en a la vision sérieuse; lui seul ne joue pas avec elle, c'est entre ses mains uniquement qu'elle reste toujours une technique rationnelle sans jamais dégénérer en magie. Le physiologiste a déjà une forte tendance à la magie : chez lui la méthode expérimentale dégénère souvent en *pompe* expérimentale. Mais que

dire du psychologue ? Chez lui tout n'est que *pompe*. En dépit de toutes ses protestations contre la philosophie, il ne voit la science qu'à travers les lieux communs qu'elle lui a appris à son sujet. Et comme on lui a dit que la science est faite de patience, que c'est sur des recherches de détail que se sont édifiées les grandes hypothèses, il croit que la patience est une méthode en elle-même, et qu'il suffit de chercher des détails aveuglément pour attirer le Messie synthétique. Il patauge alors au milieu des appareils, se jette tantôt dans la physiologie, tantôt dans la chimie, la biologie; il amoncelle les moyennes de statistique, et est convaincu que, pour acquérir la science, tout comme pour acquérir la foi, *il faut s'abêtir*.

Il faut qu'on comprenne : *les psychologues sont scientifiques comme les sauvages évangélisés sont chrétiens*.

Politzer G. (1928), pp.4sq.

Références

BARAQUIN N., BAUDART A., DUGUÉ J., LAFFITTE J., RIBES F., WILFERT J. (1995, 2° ed. 2000), *Dictionnaire de philosophie*. Paris : Armand Colin.

BERNARD C. (1865, ed. 1966). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Garnier Flammarion.

BLONDEL C. (1927, 3° éd. 1941). *Introduction à la psychologie collective*. Paris : Armand Colin.

BOYER D'ARGENS (1748 ; ed. 1993). Thérèse philosophe. Dans : *Romans libertins du XVIII° siècle*. Paris : Laffont (texte établi par R. Trousson.).

BRAUNSTEIN J.F., PEWZNER E. 1999, *Histoire de la Psychologie*. Paris: Armand Colin.

BRUNER J. (1991)...*Car la culture donne forme à l'esprit (de la révolution cognitive à la psychologie culturelle)*. Paris : Eshel.

COMTE A. (1844 ; ed.1983). *Discours sur l'Esprit positif*. Paris : Vrin

DESCARTES R. (1637, ed. 1953). Discours de la méthode. Dans : *Oeuvres et lettres*. Paris : Gallimard. (texte établi par A. Bridoux.)

DESCARTES R. (1641, ed. 1953). Méditation seconde. Dans : *Oeuvres et lettres*. Paris : Gallimard. (texte établi par A. Bridoux.)

ERASME (1515 ; ed.1964). *Éloge de la folie*. Paris : Garnier-Flammarion (trad. de P. de Nolhac).

FILLOUX J.-C., MAISONNEUVE J.: (1991), *Anthologie des Sciences de l'Homme, T.1 : des précurseurs aux fondateurs*, Paris, Dunod.

FILLOUX J.-C., MAISONNEUVE J. (Eds) (1993). *Anthologie des Sciences de l'Homme, T.2 : l'essor des sciences humaines*, Paris, Dunod.

FRAISSE P., PIAGET J., REUCHLIN M. (1963, 1° édition), *Traité de Psychologie Expérimentale, T.1 : Histoire et Méthodes*, Paris, PUF.

HUME D. (1739 ; ed.1995). *Traité de la nature humaine. Livre I : L'entendement*. Paris : Flammarion.

JAFFRO L. (Ed.) (2000). *Le sens moral. Une histoire de la philosophie morale de Locke à Kant*. Paris : PUF.

KANT E. (1781 ; ed.1987). *Critique de la raison pure*. Paris : Flammarion (traduction de J. Barni, revue par P. Archambault).

KANT E. (1788, ed. 1960). *Critique de la raison pratique*. Paris : PUF

LITRE P.-E. (1877, ed. 1987). *Dictionnaire de la langue française*. Chicago : Encyclopedia Britannica.

LOCKE J. (1694 ; ed.1998). *Identité et différence* (2° édition de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Livre II, chap. XXVII). Traduction E. Balibar. Paris : Seuil.

MONTAIGNE M. de (1580 ; 2° ed. 1588 ; ed.1998). *Essais, textes choisis*. Paris : Pocket (texte établi par M.M. Fragonard).

MORE T. (1516, ed.1997). *L'utopie*. Paris : Flammarion.

MUELLER F .L. (1960), *Histoire de la Psychologie: de l'Antiquité à Bergson*, Paris : Payot.

- MUELLER F .L. (1963), *Histoire de la Psychologie: la psychologie contemporaine*, Paris : Payot.
- NICOLAS S. (2001), *Histoire de la psychologie*. Paris : Dunod.
- NICOLAS S. (2002), *Histoire de la psychologie française. Naissance d'une nouvelle science*. Paris : In Press Editions.
- PAROT F ., RICHELLE M. (1992). *Introduction à la Psychologie (histoire et méthodes)*, Paris : PUF.
- PIAGET J. (1980). Qu'est-ce que la psychologie ? *Bulletin de psychologie XXXIV-348*.
- PIERON H. (1908, ed.1958). L'évolution du psychisme. *Bulletin de Psychologie, 144*. 369-371
- POLITZER G. (1928, ed. 1968). *Critique des fondements de la psychologie*. Paris : PUF.
- REUCHLIN M.1957 (1 ° édition), *Histoire de la Psychologie*, Paris, PUF.
- REY A. (1998, 1 ° ed. : 1992), *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- RUSS, J. (Ed.) (1997), *Histoire de la philosophie 2. L'invention du monde moderne*. Paris: Armand Colin.
- ZOLA E. (1^{ère} ed. 1867), *Thérèse Raquin*. Le Livre de Poche.